

Les paysans du GIEE SAEL (Systemes AgroEcologiques en Limousin) et la Fédération des CIVAM en Limousin présentent:

Routines paysannes

Le quotidien de ceux qui font « avec » les vivants

Une synthèse d'un mémoire-recherche de Djoulia Goueythieu

2020



Le mot des paysans

Quand le partenariat entre Julien Blanc du Muséum d'Histoire Naturelle et les Civam en Limousin s'est noué, j'étais flattée de participer à l'expérience. C'était la première fois qu'un universitaire parisien s'intéressait à notre réseau de paysan. Cette démarche démontrait que nous étions considérés et que notre travail avait de la valeur.

J'ai reçu successivement avec grand plaisir à la ferme, Alice puis Djoulia. Les échanges avec ces deux jeunes femmes universitaires ont d'abord été enrichissants. Ils m'ont rappelé des souvenirs lointains d'un temps où moi-même j'étais assise sur les bancs de l'Université (à l'époque il n'y avait pas zoom).

Lors d'une réunion de travail avec plusieurs collègues, Julien et Djoulia, à l'été 2019, plusieurs sujets de mémoires ont été envisagés. Tous me paraissaient plus passionnants les uns que les autres comme l'aliment, le « Travail-Vie-Engagement », les temporalités, la place de l'arbre, etc. Mais je me rappelle d'être revenue dubitative de la réunion, car je ne voyais pas comment le travail de mémoire de Djoulia allait se dérouler et qu'est ce qui pouvait en sortir comme contenu. Julien avait parlé de son parcours d'anthropologue au Brésil, de son travail d'observation, de « faire groupe ». Il n'avait pas parlé de méthodologie, de chronologie d'intervention, de cadre précis de la suite du déroulement de l'étude. J'avais des idées préconçues venant de ma formation universitaire et qui s'avèrent hors de propos maintenant que j'ai le mémoire de Djoulia dans les mains.

J'ai donc ouvert avec curiosité ce mémoire, puis je l'ai lu, plusieurs fois, séduite par la poésie de son écriture, et par le choix de ses mots. Certes il y a des mots savants comme « agentivité » qui ne s'inventent pas, mais il y a surtout une description imagée qui m'a émerveillée comme « habiter le lieu », « ménager ses affects », « renverser l'ennui de la répétition en force productrice de joies ».

Et je m'y suis identifiée. C'est comme si la lecture me faisait l'effet d'un éblouissement, d'un flash, d'une révélation : je me sentais comme un négatif de photo trempé dans un bain de solution de tirage, et mon image apparaissait. Je me voyais en couleur, c'était de moi dont elle parlait, de mon corps, de ma perception, de mon esprit et de ma joie. En menant son exploration dans son enquête sur le « quotidien de ceux qui font avec les vivants », Djoulia a réussi à coucher sur le papier ce que je ressentais de mon travail. Je me suis reconnue et j'ai été reconnue en même temps dans ce « vivant » pour désigner tout ce qui vit sur la ferme, l'homme, l'animal, le végétal et l'environnement. Je forme un tout avec la nature, et de cette fusion avec ma ferme je tire un grand bonheur que je n'avais pas suffisamment éprouvé. Une réalité implicite, invisible à mes yeux, a été révélée à la lumière.

Mon travail est physique, fatigant, répétitif parfois, mais il est source de joies parce que la mise en place et la réalisation quotidienne de ces « routines attentionnelles » est gratifiante. Je m'explique, quand je suis fatiguée et que je prends ma brouette pour aller aux poulaillers (mon train-train quotidien), l'enthousiasme revient petit à petit à la vue de mon terrain, des rangées de culture, du ciel. Je jette un coup d'œil à droite, à gauche, j'enregistre une information sur une plante à arroser ou à récolter, ma journée peut commencer, je suis prête et en forme pour démarrer. J'ai de la bonne énergie. En revanche lorsque je passe une journée dans mon laboratoire à fabriquer du sorbet par exemple, enfermée avec le bruit des machines qui « encapsulent » mon travail, les contraintes de temps entre chaque opération, la tension monte. Je deviens irritable.

Je reçois beaucoup de stagiaires qui viennent s'immerger avec moi dans le travail de la ferme. Je réalise combien je peinais jusque-là à leur faire comprendre l'importance « d'un rapport attentif et vigilant au monde grâce au travail attentionnel » pour « travailler avec les vivants ». Je saurais dorénavant mieux m'expliquer, car Djoulia m'a donné des clefs de compréhension. Pour tout ça, et plus encore, je l'en remercie.

Sophie Crépin-Leblond, paysanne à Queyssac-les-Vignes

Note d'attention

Ce mémoire, réalisé dans le cadre d'un Master en « anthropologie de l'environnement », constitue le résultat d'un terrain ethnographique (une enquête d'observation participante) menée par Djoulia Goueythieu (étudiante de master 2) et encadré par Julien Blanc (enseignant-chercheur au MNHN) entre mars et juillet 2020. L'enquête a eu lieu dans quatre fermes de paysans liés au groupe Systèmes Agroécologiques en Limousin (Fédération des CIVAM en Limousin). Le projet de départ était d'identifier ce que ces fermes avaient à montrer de particulier en matière de ce que nous, anthropologues, appelons « pratiques du vivant ». Les pratiques du vivant sont les manières de faire et de travailler avec le vivant (plantes, animaux, mycorhizes, écologie des lieux, etc.).

Lorsque l'on est agriculteur, il est possible de chercher à tout faire pour simplifier et brider (au mieux) le vivant avec lequel on travaille, de sorte à ne lui laisser exprimer que ce que l'on attend strictement de lui. C'est, pour nous, une façon de caractériser la modernisation agricole : une tendance à réduire la complexité du vivant avec lequel les humains travaillent pour le contrôler au plus près sur la base de projets bien ordonnés, bien agencés, bien planifiés, seuls à même d'inscrire la production agricole dans des chaînes de distribution et de consommation industrielles. En bref, une agriculture qui se rend le plus possible indépendante des aléas, de la surprise, de la spécificité des lieux, des êtres qui y habitent et des relations qu'ils tissent entre eux : une agriculture modélisable que l'on peut reproduire ici et là, à l'identique (tout du moins dans l'idée).

Les paysans et paysannes qui ont été ici enquêtés ne travaillent pas dans cette perspective. Quelles que soient leurs motivations premières, ils ont développé et cherchent à développer des manières de faire plus souples, plus à l'écoute, plus accueillantes vis-à-vis des êtres vivants et des relations qu'ils tissent, c'est-à-dire de l'écologie du lieu dans lequel ils travaillent. « Faire avec le vivant », ici, c'est lui « faire faire » tout en se laissant aussi faire par lui. Il s'agit là d'un art, qui est à la fois un art de faire et un art de vivre, qui s'apprend, se met à l'épreuve et met aussi souvent en difficulté, mais dont tous témoignent qu'il fait la richesse de leur « métier ».

Le plus souvent, on ramène le défi du développement de l'agroécologie à une question de « savoirs ». C'est tout à fait légitime; pendant des décennies ce sont des savoirs liés à la modernisation agricole qui ont été produits, qui ont circulé. Beaucoup de ceux-là ne sont pourtant pas d'une grande aide lorsqu'on cherche à faire autrement. De même, et de manière très pragmatique, c'est aussi de « savoirs » dont sont friands les paysans : aux problèmes concrets, il faut des solutions concrètes. Certes. Pour autant, ce mémoire fait le choix de s'intéresser non pas aux savoirs en eux-mêmes mais plutôt à leurs conditions de production, situées, sur les fermes, dans les corps et les expériences quotidiennes des paysans, dans les relations qu'ils tissent avec leurs champs, leurs plantes, leurs sols, leurs arbres, etc. Il redonne donc non seulement une place centrale à ces paysans mais plus encore « aux relations » qui se nouent entre les paysans et leurs lieux et leurs écologies. Car comme le mémoire le montre, c'est de là qu'émerge le savoir, de cette relation.

Comment apprend-on à « faire avec le vivant » ? Jusqu'où peut-on aller et qu'est-ce que cela implique ? Sur les manières de vivre son travail ? En termes de techniques et de ruses développées, mais aussi de fatigue et de nervosité ? C'est autour de ces questions que tourne ce mémoire en observant de près des paysans au travail, en scrutant leurs manières de faire, les routines qu'ils développent, les techniques, attitudes et ruses qu'ils déploient pour faire avec l'incertitude, pour travailler en souplesse, apprendre de leurs erreurs, être à l'écoute des choses, bref pour s'inscrire au mieux dans le mouvement, et ainsi tenter de se donner les moyens de leur autonomie et de leur résilience.

Julien Blanc, Museum National d'Histoire Naturelle

Synthèse du mémoire

Ce travail est issu d'un partenariat entre le groupe Systèmes Agroécologiques en Limousin (GIEE SAEL) de la Fédération des CIVAM en Limousin, les paysans et le MNHN. Le travail réalisé poursuit plusieurs objectifs à la fois : produire de la connaissance pour le monde académique, produire un contenu capable de renforcer/créer des liens entre les membres du groupe et d'alimenter son travail, ainsi que créer des liens entre monde académique et monde paysan.

« Je passais trois semaines dans chacun des quatre lieux sélectionnés, à l'exception du Pont Maure où je restais dix jours. La formule de mon accueil ressemblait à celle du « woofing » : j'étais accueillie, nourrie et logée, en échange de ma force de travail au moins cinq heures par jour, et surtout de mon engagement sérieux dans ce mémoire. [...] En pratique, j'ai accompagné chaque jour ceux qui m'accueillaient dans leurs activités productives ; mon enquête fut presque exclusivement « participative ». J'ai donc travaillé avec eux, fait avec eux. Une part de mes préoccupations était de ne pas les ralentir, et donc d'apprendre vite les gestes et les techniques. Si j'observais leurs gestes, c'était aussi souvent pour apprendre à les reproduire moi-même. J'imitais ce qu'ils faisaient, je me montrais disponible, je demandais des conseils. Certaines tâches me parurent vraiment difficiles, comme le greffage d'arbres fruitiers qui requiert une grande dextérité, ou certaines intuitions au cours de l'action qui m'échappaient tout à fait. En vivant pleinement les opérations et les routines, plutôt qu'en les observant, je prenais au sérieux le moment vécu par mes enquêtés. Simultanément, ils m'ont aussi prise au sérieux. Par ailleurs, j'ai également partagé la vie quotidienne des personnes, des familles. Ces moments d'intimité n'ont pas fait l'objet de mon enquête bien qu'ils aient nourri ma compréhension et mon appréhension des modes de vies de chacun. » Page 17

L'un des concepts centraux du mémoire est celui de routine, essentiel pour comprendre le cœur du mémoire qui s'intéresse à la forme et à la dynamique des routines paysannes telle qu'elles ont été analysées en chaque lieu où a été menée l'enquête.

« Dans ce mémoire, je considère comme une routine tout acte qui se répète dans le temps. Je me positionne ainsi aux côtés de Schwint (2005) qui défend la nature définitivement temporelle d'une routine. Je distingue deux échelles temporelles de production de routine. La première est celle de la répétition continue d'un même geste au cours d'opération qui durent telles que bêcher, creuser, semer, repiquer, greffer. La seconde est celle des actions quotidiennes comme l'arrosage ou l'ouverture des serres. Celles-là peuvent avoir lieu chaque jour pendant certaine période, ou bien de manière hebdomadaire, etc. [...] Ainsi située, chaque routine particulière résulte d'une histoire singulière qui peut être analysée en observant l'histoire de chacun des matériaux intervenants (objets, vivants, matières...), ainsi qu'en observant le processus pendant lequel ces différentes matérialités s'accommodent. Cette accommodation, au cours de laquelle les routines prennent forme, passe par la répétition d'actions et de gestes dans le temps (Schwint, 2005). Ce processus est ce que Schwint nomme la « routinisation du procès de fabrication » (ibid., p.522). » Pages 20 et 23

« Les routines qui permettent de relâcher le contrôle opéré par la planification ont-elles une forme et une dynamique particulière ? Existe-t-il des moyens de favoriser leur émergence ? » Page 24

Ce qui se vit au travail

Extrait n°1. Sur l'efficacité des routines (page 72, modifié)

Les routines de travail sont souvent conçues et mises en œuvre pour accentuer l'efficacité du travail, en vue de la production. Néanmoins à les observer de près, on s'aperçoit que ce n'est pas uniquement la recherche d'efficacité qui influence leur conception, leur maintien ou leur transformation. Certaines en particulier s'ajustent sans cesse et évoluent selon un parcours qui n'est pas linéaire et qui est influencés par différents facteurs. Exemple :

Andy a une conscience très forte de cette multiplicité des effets d'une même action, et la routine la plus complète que j'observe chez lui est celle de l'arrosage. Au départ si l'irrigation est assurée « à la main », c'est parce que le système de micro-aspersions est trop coûteux. Un an et demi plus tard, Andy ne souhaite pas vraiment se munir d'un tel dispositif qui lui épargnerait pourtant une grande charge de travail et lui ferait nettement gagner en efficacité temporelle puisque « quand je dois faire les 2000 litres, en plein été, c'est un peu long c'est sûr, j'en ai pour deux heures ». Il a préféré investir dans l'amélioration de son système d'irrigation manuelle en distribuant des points d'eau autour du terrain. Andy m'explique que la routine d'arrosage renferme une multiplicité d'effets.

L'efficacité est économique et écologique puisqu'il aurait besoin de plus d'eau en microdosage : « pour 6000 litres de microdosage, j'en fais 2000 litres ». Andy souligne aussi l'efficacité corporelle de cette routine « On n'a jamais à porter un arrosoir en côte ! ». En effet en investissant dans son dispositif, Andy a pris en compte l'enjeu ergonomique. Les points d'eau sont d'ailleurs enterrés de sorte à ce qu'on n'ait pas trop à se pencher pour sortir l'arrosoir. Avec une pointe d'humour il renchérit « voilà c'est mon sport ». Il assure le suivi de la plante par son attention, c'est une routine attentionnelle : « Et puis comme ça tu as le temps d'observer, de penser à ce qu'il faut faire demain. En soi quand tu as le microdosage c'est facile d'appuyer sur le bouton et de ne même pas faire le tour du terrain le soir ». L'arrosage produit un moment plein d'une multitude d'efficacités qui s'alignent et renforcent son attachement à cette routine. Ainsi, les routines sont d'autant plus appréciées qu'elles permettent d'aligner différentes exigences, différentes recherches. De telles routines, riches et denses, soutiennent différentes quêtes, participent alors à maintenir le travail du paysan sur différents plans en répondant à des exigences plus ou moins intimes. Elles tirent alors les routines dans des dynamiques qui ne sont pas seulement orientées vers l'efficacité, et qui sont alors susceptibles d'embrasser différents plans de cohérence.

Extrait n°2. Sur l'inquiétude et les prises de décisions (page 76, modifié)

Yann, courant juin, a vu son terrain s'enherber petit à petit. Il a observé ce processus avec une inquiétude croissante. Cette inquiétude/ce stress, participa aux processus qui l'ont mené à décider de pailler l'herbe, car c'est aussi avec elle que Yann dut négocier, titiller par des questions telles que ; est-ce que je m'inquiète pour rien ? C'est aussi cette inquiétude, qui oblige à rester proche du problème, car celle-ci occupe notre corps-esprits. Elle occupe à la fois les émotions, sensations intérieures, et des préoccupations mentales.

Ces inquiétudes sont d'autant plus fortes que le risque pour le système de production est grand. L'herbe chez Yann a une capacité envahissante qui la rend très menaçante. L'herbe et sa puissance de propagation aurait pu faire basculer son système dans d'autres équilibres impossibles à gérer. Si Yann eut peur, par chance, deux stagiaires étaient là, et nous avons pu répondre calmement et immédiatement. Malgré cela, après coup, Yann est pris d'un sentiment mêlant quelque chose comme de la déception, de l'incompréhension, à un sentiment d'échec. C'est difficile d'accepter qu'il n'aurait pas pu mieux faire, ou qu'il a fait tout ce qu'il a pu, et de ne pas être déçu de soi. Car pour Yann, cette situation montre qu'il a perdu, « je suis en lutte, donc j'ai déjà perdu ». Il doit alors aussi apprendre à composer avec ses propres exigences, qui se matérialisent tant par des pensées que par des ressentis.

Ce qui se vit au travail

Extrait n°3 : Être capable d' « habiter » les routines (page 70, modifié)

Effectuer une opération, c'est toujours vivre quelque chose, même quand celle-ci produit des gestes routiniers tout à fait monotones et qu'en apparence, « il ne se passe rien ». Dans ces situations, le temps semble s'étirer à l'infini : les opérations produisent des moments de solitude, des silences pendant lesquels on doit faire avec soi-même : avec son corps, ses pensées, ses émotions. Dans ces moments-là, certains livrent leur difficulté à se débarrasser d'idées noires, ou de sentiments de colère, qui restent au fond de l'esprit et imprègnent toute l'opération : « Il faut réapprendre à être seul avec ses pensées, à être dans le silence de ses pensées ». D'autres se demandent si leurs collègues paysans ne souffrent pas de leur métier à cause de ces moments. On ne peut pas aisément « habiter » ces moments-là car ils produisent des dissociations entre soi et le monde ; en effet quand l'opération apparaît comme monotone et homogène (pensons à la rangée de poireaux identiques à repiquer), on peut penser à autre chose, « partir ailleurs en pensée », et en un sens, le monde ne se laisse plus « approcher ». Dans ces moments difficiles, mes enquêtés déploient des façons de s'ancrer dans le « moment » et sa « densité spécifique ». Ils s'inspirent de pratiques telles que la méditation ou le yoga, pour développer des techniques de pensées et de l'attention. Il peut s'agir d'accompagner son geste d'un chant, d'un pas de danse, d'un mouvement, ou bien de concentrer son attention sur sa respiration ou les sons alentours. Le geste répétitif en effet, s'il peut être pesant a aussi le potentiel d'amener l'humain dans des états mentaux autres, agréables, dont mes enquêtés racontent les expériences. Par-là, ils renversent l'ennui de la répétition en une force productrice de joies. L'attention ainsi recentrée est maintenue dans le cours de l'action, et se trouve au cœur du présent, dans ce qui se déroule, dans ce qui dure. Ces techniques sont des manières de négocier avec l'inhospitalité apparente de certaines routines.

Extrait n°4. Sur le fait de faire avec le vivant (page 79, modifié)

Chez Andy, la spiritualité (entendue ici comme la considération d'un être), se niche derrière des actes qui sont également d'ordre pratique. Au cours de son travail productif dans le trouble, il entre en contact avec des événements qui se passent sans qu'on les comprenne, sans qu'ils se laissent expliquer ; comme une maladie, une éclosion précoce, etc. Il est en contact avec le caractère spontané du monde. Pour Andy, la pratique doit toujours être l'alliée de la spiritualité ; et ceux qui donnent trop de place à la « part spirituelle de la relation » en oublient parfois la dimension pragmatique, et risquent alors de se déconnecter de la matérialité du monde. Pour Yann, cette spontanéité du vivant, ce « mystère » qui l'habite fonde un principe de vie ; on ne peut pas souhaiter/vouloir le contrôler. C'est ainsi que le mutisme des vivants laisse place à une redistribution des qualités « d'être » ou de « personne » dans le monde.

Considérant l'agentivité du vivant, Arnaud trouve dans la tranquillité et le respect des rythmes une façon de construire « des harmonies avec les natures ». Au Pont Maure, « prendre son temps » est fondamental. Prendre son temps, c'est notamment laisser les projets se formuler dans l'expérience du monde. Avant que nous installions la pépinière de porte-greffes, Arnauld a une idée du lieu où nous l'implanterons qu'il a forgée à force d'arpenter le terrain. Mais le détail de la plantation nous était encore inconnu avant que soyons sur place. Arrivés sur le lieu, on observe l'humidité du sol et la courbe de niveau, qu'on regarde et ressent par proprioception. On considère la trajectoire du soleil, la position d'autres arbres susceptibles de faire de l'ombre. Arnauld fait avec tous ces éléments. Et cela produit une idée de courbe ; tant mieux, car Arnauld n'aime pas les lignes droites.

Synthèse du mémoire

« Négocier les cadres »

Le cœur du mémoire débute par une présentation des quatre lieux étudiés en insistant non seulement sur ce qu'ils ont de singulier mais également sur l'un des principes qui les régit en commun, celui de la particularisation. Par-là, il s'attache à souligner que la singularité originelle des lieux, celle que découvrent les paysans à leur installation, se renforce dans le temps par la volonté de ces derniers de les aménager en privilégiant un travail qui s'appuie et potentialise l'existant. Travailler selon ce principe, c'est également pour eux se donner les moyens de l'autonomie (suivre ses propres normes de vie), une aspiration à la fois partagée par ces femmes et ces hommes, et déterminante dans leur projet d'installation.

Partant, le mémoire s'arrête un instant sur les questions de la planification et du contrôle en agriculture. Il réaffirme, preuves à l'appui, que l'un et l'autre, quoi qu'intrinsèquement liés à l'agriculture, sont devenus les principaux opérateurs de la modernité agricole : avec cette dernière, il s'est en effet agit de ne rien laisser au hasard mais au contraire de produire un schéma de fonctionnement (prévisionnel) idéal et de tout mettre en œuvre pour tenter de le faire tenir. Il montre ensuite que si les paysans du groupe développent bel et bien des plans d'action, ils ne sont pas attachés à cette ambition de maîtrise qui exigeraient d'eux de coller aux plans coûte que coûte. Au contraire, ils cherchent à accueillir aussi positivement que possible les imprévus tentant de les transformer en opportunités plutôt que de les neutraliser. Car faire avec l'existant, c'est aussi relâcher le contrôle qu'ils exercent sur les êtres et matières vivant(e)s avec lesquels ils travaillent (plantes, sols, animaux), pour leur permettre d'exprimer une gamme plus large de compétences, pour leur permettre de gagner en autonomie. En retour, les surprises se multiplient, les incertitudes se font plus fortes et nombreuses et il faut apprendre à faire avec. Les paysans sont ainsi fréquemment amenés à se détourner de leurs plans initiaux, à ajuster, improviser, recomposer. L'enquête montre qu'un des enjeux centraux dans cette manière de travailler est de bien orienter et employer son attention, pour être capable d'appréhender des situations nouvelles et d'y réagir.



Les vivants négocient les cadres. Photographie prise à la Bécarie qui illustre par une métaphore le sujet de ce mémoire. On y voit du lierre et des toiles d'araignées qui empiètent sur le cadre de la fenêtre, le renégociant.

Organiser le travail

Extrait n°5 : La création de routines attentionnelles (page 56, modifié)

Il y a des opérations au travail qui consistent à agir directement sur le vivant. Mais il va sans dire que la plupart de la production est assurée par le végétal lui-même ; c'est le plan de tomate qui fait la tomate, avant que ce soit le paysan. Les paysans engagent des formes de contrôle assez lâches, accompagnantes plutôt que dirigeantes, qui consistent à suivre l'état et les évolutions des végétaux selon les temporalités de chacun ; il s'agit de faire preuve d'attention, de vigilance à l'égard de ces vivants.

Lorsqu'ils sont quotidiens, ces suivis construisent des « routines attentionnelles ». La répétition quotidienne permet de suivre les changements, de les appréhender, de les apprécier. A revenir chaque jour au même endroit, on peut observer l'éclosion d'une nouvelle fleur, la pousse de la verdure. Un matin au Pont Maure, je suis chargée d'aller donner du grain à la poule qui couve. Au retour Arnauld me demande « si je l'ai regardée » ; un peu penaude, je comprends alors qu'il ne s'agissait pas seulement de la nourrir, mais aussi d'aller voir comment elle se portait. Lui donner du grain constitue également l'occasion d'observer si elle boîte ou si elle a pondu, bref de suivre son état, et par là même, à en prendre soin. Ce suivi quotidien est central dans le travail productif avec les vivants qui changent vite ; c'est ce qu'exprime un proverbe chinois qu'Andy me rapporte, exprimant quelque chose comme ; « la meilleure amie du jardin, c'est l'ombre du jardinier ». Andy arrose tous les jours son jardin à la main, et considère précieusement ces moments d'observation et de disponibilité.

Extrait n°6 : Ruses attentionnelles (page 59, modifié)

Certaines formes vivantes requièrent des suivis plus lâches, moins serrées dans le temps, et moins régulières. Les ruses consistent alors à organiser l'attention de sorte à favoriser l'installation de routines attentionnelles.

La culture de shiitakés (champignon) chez Arnauld, en constitue un exemple. Cette culture a un statut et une temporalité très particulière et il en va également ainsi des formes prises par son suivi. Le dispositif de production se compose de rondins de bois empilés les uns sur les autres, dans lesquels ont été implantées des chevilles portant les shiitakés. Ceux-là doivent maintenant se développer, et arriveront à maturité d'ici deux ans. Arnauld doit veiller à ce que les rondins reçoivent de l'eau chaque jour pendant trois semaines. Ensuite, le dispositif ne requiert plus d'attention particulière avant l'année suivante. Arnauld l'a placé dans des conditions climatiques idéales, à l'orée du bois, près de la rivière, dans une zone qui devrait rester assez humide l'été.

Cependant les shiitakés ne sont pas sur un lieu de passage, et se laissent ainsi oublier. Il faut donc prendre en charge mentalement l'attention au shiitaké, il « faut penser à eux ». Quelques jours plus tard, je remarque à côté de la serre un bac dans lequel se trouve de la sciure. Arnauld m'explique qu'il contient aussi des shiitakés. Je l'interroge plus avant sur la raison de la présence de ce bac ; est-ce qu'il fait une expérience de pousse de shiitakés dans un bac de sciure ? Arnauld répond qu'il y a un peu de ça, mais que c'est surtout pour penser aux autres shiitakés, qui sont loin des chemins empruntés au quotidien (et même loin de tout chemin car dans un cul-de-sac). Au contraire la serre à semis se trouve juste à côté de la maison. On passe devant ce bac plusieurs fois par jour, pour ouvrir la serre, donner à manger aux poules, arroser les plantes, ou bien faire des semis et les repiquer. Finalement, Arnauld a construit un objet « pense-bête », qui joue aussi un rôle d'expérimentation culturelle.

Organiser le travail

Par-là, Arnould produit une routine attentionnelle quotidienne appuyée sur la capacité de la matière à partager le processus cognitif. Certains travaux issus de la cognition située montrent en effet que « les processus cognitifs ne se résument pas à des opérations mentales qui seraient internes à la boîte crânienne des individus mais sont plutôt à concevoir comme étant "distribués" entre les individus et leurs environnements » En d'autres termes, la charge cognitive des shiitakés est dorénavant portée par ce bac : en passant à côté, je me demande si les shiitakés ont reçu leur dose d'eau avec la pluie du jour. « Ce soir, il faudra peut-être arroser ? » ; et Arnould acquiesce. Le bac est alors un appui pour ma pensée, c'est une prise située dans l'environnement dont mon attention peut se saisir. Les routines attentionnelles sont alors stabilisées par leur prise en charge par le dispositif de travail. En effet, ce dernier assure leur actualisation dans le cours des quotidiens, ou au moins leur actualisation régulière dans le temps. Par ce procédé, ces routines extrêmement souples, car reposant sur des gestes attentionnels, deviennent suffisamment constantes pour assurer le travail productif. Cette stabilité n'entame néanmoins par leur agilité, car celles-ci s'adaptent aux nouvelles formes du quotidien et sont toujours susceptibles de percevoir les imprévus.



Photographie de la culture de shiitakés. prise au Pont Maure, qui présente les rondins de bois dans lesquels sont implantés les shiitakés.

Extrait n°7. Proximité sensorielle et petit outillage (page 64, modifié)

Dans chacune des fermes enquêtées, le petit outillage technique allié à l'engagement fort des corps ouvrent une multitude de prises pour sentir les impermanences du monde. De telles opérations assurent un rapprochement à la matière travaillée. Elles créent toutes des proximités sensorielles qui permettent de percevoir certains détails du monde avec lesquels on n'entre pas en contact autrement que dans le cours des actions. Lorsqu'elles durent dans le temps, et donc qu'elles engagent certains gestes routiniers, elles assurent des contacts ténus avec les matériaux au cours desquels on peut sentir ses inhomogénéités, ses aspérités.

Synthèse du mémoire

« Faire avec » les dynamiques des vivants

Le travail montre ensuite comment certaines routines en particulier se développent en réponse à ces manières de faire. Nous les avons appelées « routines attentionnelles ». Elles engagent des qualités telles que l'écoute, l'application, la vigilance, rassemblées sous le terme d'attention. Les routines attentionnelles visent à faire en sorte qu'une attention régulière soit prêtée aux processus vivants de la ferme et en particulier au développement des végétaux. Cette attention prend principalement la forme d'un « suivi ». Ces suivis sont aisés lorsque les végétaux côtoient les chemins quotidiens : les routines attentionnelles sont alors prises en charge par le dispositif de travail lui-même (organisés de manière ad-hoc). Cependant, certains suivis sont plus difficiles à établir, notamment lorsque les végétaux sont loin des chemins, ou qu'ils demandent une attention moins régulière. Ici, les paysans mettent en place des ruses attentionnelles pour assurer ces suivis ; par exemple, ils rusent pour être certains de passer à côté malgré tout sans que ce suivi soit trop compliqué à assurer.

Plus généralement, l'enquête montre que travailler avec ce niveau d'incertitude implique un engagement fort et continu dans le lieu qui est un engagement tant sensible et corporel que psychique. La disponibilité du paysan à ce qui l'entoure (dans son champ, son bois) et l'intensité des contacts directs avec l'environnement, rendu possible par un recours privilégié à du petit outillage, deviennent alors centraux dans l'action, au point qu'ils en deviennent parfois un pilier. Il en va de la possibilité même de répondre à l'exigence de souplesse des projets, des plans, des actions et des routines.

Le mémoire propose ensuite une plongée dans la nature même de ces routines, montrant d'abord comment beaucoup d'entre-elles sont susceptibles de couvrir une multiplicité d'efficacités. Nombre des routines observées apparaissent en effet gouvernées par d'autres principes que la simple efficacité du travail (gain de temps, agilité, simplification, etc.). Il est également montré qu'une routine est toujours un moment vécu qui engage d'une façon particulière ses sens, son corps, ses pensées en relation aux situations et aux êtres vivants qui s'y trouvent communément impliqués. Ces constats permettent alors d'argumenter que certaines routines, en particulier celles identifiées comme des « routines attentionnelles », ont le pouvoir de modeler et de transformer les rapports qu'entretiennent les paysans enquêtés aux êtres et matières vivante(s) qui peuplent leurs champs. Ces rapports engagent de l'affect, impliquent de l'attachement. Ils tissent des sentiments de responsabilité, une éthique. Le registre dans lequel on se place ici n'est cependant pas celui, distancié, de l'éthique du devoir ou de la nécessité, mais bien celui, du performé : une éthique exsudée du corps à corps quotidien tissée avec ces êtres ; redevable envers les choses elles-mêmes parce que reconnaissante (et rendue capable de l'être) de leurs modalités de participation aux vies humaines.

Le mémoire se termine alors sur un dernier pas de côté, avançant que c'est cette qualité de la relation entre les paysans et les êtres vivants avec lesquels ils travaillent (dans le respect et en responsabilité) qui soutient la souplesse et la résilience du système. Ce faisant, les paysans enquêtés apparaissent vraiment comme faisant partie du système écologique, dont l'évolution ne doit donc pas être racontée comme une histoire de contrôle des événements, mais comme une histoire de rencontre et de négociation entre différents êtres vivants (humains compris).

Djoulia Goueythieu

L'attachement et le développement d'une éthique vis-à-vis des êtres vivants

Extrait n°8. Des routines où l'on s'attache et où l'on se mêle (page 76)

Il y a des attachements qui relèvent de la joie et du plaisir. Yann aime tailler les pieds de tomate ; l'opération consiste à couper tous les apex végétaux des gourmands, et seulement eux pour ne pas « stresser » la plante, puis à entourer la tige principale du pied de tomate autour d'une ficelle tendue entre le plafond et le sol.

Pendant l'opération, il faut essayer de manipuler le moins possible la tomate, « car on lui fait des micro-blessures en la touchant ». Cette routine oblige Yann à travailler dans le calme. Pour des raisons d'efficacité, il faut « être délicat et prendre son temps ».

Mais cette routine lui permet aussi de passer un moment pendant lequel il peut (parfois) pratiquer une sorte de méditation. De plus, au cours de cette routine, Yann s'attache à ses tomates ; il prend connaissance de leurs formes, il se fait impressionner par leur vitalité. Cet attachement devient une motivation et une source de plaisir en tant que tel. Elle procure de la joie quand il voit qu'elles sont grandes, qu'elles s'épanouissent, et qu'elles sont de plus en plus belles tous les ans. De la fierté quand il parle de leur goût succulent. Certains attachements révèlent d'une transformation de sa perception du monde. Certaines routines permettent d'enrichir son point de vue du point de vue des autres êtres vivants. L'ensemble des perceptions de l'environnement d'un être vivant est ce qui est appelé dans le mémoire son «Umwelt», son «monde propre».

Chaque être vivant perçoit et agit dans un monde différent de celui des autres. Quand un paysan adopte la perspective d'un autre être vivant sur l'environnement, alors le Umwelt de l'autre être vivant anime le regard du paysan. Chez Arnauld, les abeilles orientent et transforment son appréhension du terrain. Il a appris à connaître la manière dont les abeilles habitent les lieux ; comment elles s'y déplacent, ce qu'elles cherchent. Dans ses propres déplacements, Arnauld regarde le monde des abeilles. Elles l'invitent à être attentif aux rythmes des floraisons, à la hauteur des arbres de bourdaines, qu'il taille en cepée pour leur faciliter la récolte. En un sens, la manière qu'ont les abeilles de vivre, d'habiter l'espace, déteint sur celle d'Arnauld, qui incorpore une façon de regarder le monde un peu plus proche de celle des abeilles. En ce sens, Arnauld est transformé par la relation qu'il entretient avec les abeilles.

Là aussi, cette relation provoque des attachements d'ordre affectifs : comme le révéla l'affliction qu'il ressentit lorsqu'il perdit plusieurs ruches. Aussi Arnauld s'attache à ces nouvelles perceptions qui lui sont apparues en prenant le point de vue des abeilles : il adore l'odeur du bois des ruchettes brûlées, qu'il sait plaisant à leur sens. Et cet attachement en retour vient transformer la manière dont il agit sur les abeilles, la manière dont il les suit, et la manière dont il se comporte avec elles ; l'année suivant la perte de ses ruches, Arnauld laissa aux ruches le miel qu'elles avaient produit pendant l'été.

Ces deux exemples, qui relèvent du détail de la vie des paysans sont très intéressants d'un point de vue anthropologique. Dans un premier temps, ils révèlent qu'en travaillant avec des êtres vivants plus autonomes, ceux là peuvent être amené à changer notre monde humain ; en ce sens les différentes formes de vie se mêlent et se transforment.

Dans un deuxième temps, il montre qu'en partageant des actions avec des êtres vivants non-humains, on peut s'y attacher, et que cet attachement passe par des affects forts et des liens de confiance. L'importance des affects dans le travail artisan a été très bien mise en évidence par F. Sigault (anthropologue des techniques), qui défend que le partage d'expérience et d'actions avec d'autres personnes est essentiel au plaisir tiré du travail.

Seulement son analyse réduit cette motivation aux seules relations humaines. A contrario, les exemples ci-dessus semblent montrer que les relations d'attachement entre les paysans et les matières vivantes orientent et motivent en partie l'action, procurant également du plaisir.

L'attachement et le développement d'une éthique vis-à-vis des êtres vivants

Extrait n°9. Considérer les formes de vies (page 79, modifié)

En s'attachant, en produisant des liens et des entremêlements avec leurs plantes, leurs sols, etc., mes enquêtés connaissent des décentrement desquels peuvent naître une certaine éthique.

Au cours de ces opérations de proximité, les paysans prennent la perspective d'autres vivants (Yann prend la perspective de la tomate quand il observe ce que ses propres gestes lui font, Arnauld la perspective des abeilles sur l'espace). Pour Émilie Hache (2019), philosophe qui travaille sur les questions d'éthiques environnementales, adopter le point de vue de l'autre au cours d'une action pratique c'est déjà faire de lui un sujet. Suivant son argumentaire, ce qui se passe dans le déplacement de cette attention, c'est que Yann laisse advenir la tomate comme sujet. Et en ce sens, c'est un geste éthique, car il produit un déplacement du statut de l'être vivant : il n'est plus simplement un objet exploité, mais aussi un sujet avec lequel on tente de nouer des relations réciproques.

C'est aussi ce qui advient avec la routine d'arrosage de Andy : en se mettant à l'écoute de ses plantes, il se met en position de répondre à leur appel, et sort du rapport de domination que peut engendrer le contrôle de leur développement, pour adopter un rapport plus réciproque. Cette réciprocité, il la cultive par sa politesse et sa considération, qui font d'elles des sujets ; « C'est un moment où tu dis bonjour à ta plante, tu la regardes, tu la salues, tu échanges. ».

Ici donc, on considère que par leur geste, leurs attitudes, les paysans font advenir d'autres êtres vivants comme des sujets, comme des personnes. Ces gestes de l'attention au cours desquels on prend la perspective des autres sont quotidiens. Les formes d'éthiques qui en proviennent sont portées donc pas des pratiques quotidiennes, par des manières de se comporter, par des attitudes. Ce ne sont donc pas des éthiques idéologiques, mais plutôt des éthiques qui relèvent du « bon comportement ».



Photographie du lieu de récolte de l'ail des ours. Au premier plan s'allonge le par terre d'ail des ours qui recouvre toute l'orée du bois. La lumière et les jeunes pousses printanières laissent désirer le reste.

L'attachement et le développement d'une éthique vis-à-vis des êtres vivants

Extrait n° 10. Négocier avec les forces du vivant, en les respectant

Dans les exemples ci-dessus, les paysans s'attachent à des sujets au cours d'une pratique qui rend plutôt vulnérables les végétaux ; si les paysans adoptent des comportements éthiques qui relèvent du soin, ceux-là sont motivés par la fragilité des êtres vivants qui sont dans les champs. C'est aussi cette vulnérabilité qui oblige à les soigner, les suivre, les écouter, les choyer. Néanmoins, d'autres formes de vies s'imposent à la pratique en tant que sujet politique car ils sont potentiellement dominant et menaçant ; il y a toutes ces vies qui imposent leur présence, ou leurs exigences de travail. Parce que les paysans décident de ne pas se débarrasser de tous ceux qui les gênent, ils doivent négocier avec ces forces afin de « garder ces forces en respect ».

C'est ce type de négociation que Yann entretient avec son sol avec qui il souhaite poser une relation « durable » tout en y plantant des plantes annuelles, qui meurent chaque année. Pour résoudre cette étrange équation, Yann cherche à comprendre son sol, à appréhender ses comportements ; là encore, il adopte la perspective du sol. Il se demande ce que sentent vivent et veulent les habitants du sol. Un jour, il me dit ; « Ça se trouve y'a des champignons qui vont un jour décider qu'il n'y aura plus d'annuelle. Ben oui un sol tu lui donnes du carbone etc., il attend des arbres ! Il veut la forêt ! Moi je ne peux pas lui donner tout ça. Eux ils attendent un beau et grand chêne, pas autre chose ».

Cette rhétorique anthropomorphique n'a rien à voir avec une croyance. Yann n'exprime pas là qu'il pense que son sol a une manière de penser identique aux humains. Plutôt, il exprime là le caractère politique de son alliance avec le sol ; que leur relation n'est pas stable, elle ne le deviendra pas. Il doit négocier avec son sol et tenter d'anticiper ses « manœuvres ». Et il y a quelque chose d'agréable, pour Yann, dans cette situation ; le sol ayant gagné sa propre capacité à agir, à décider, à vouloir, il peut être considéré avec respect. Il peut être considéré comme allié susceptible ou altérité avec laquelle on accepte de faire, et plus seulement comme un objet à maîtriser (mort) ou à cajoler (fragile). Par-là, ce que son sol détient comme « mystère », comme « intimité propre », lui est laissé.

En renonçant aux biocides, à l'utilisation d'engins massifs, mes enquêtés doivent aussi renégocier avec des forces qui les gênent, qui génèrent des dissymétries, et qui peuvent parfois prendre le dessus, dominer, menacer. C'est le cas des « ravageurs » tels que les rats taupiers (mulots), la grêle, les invasions végétales comme le liseron. Ces relations doivent être négociées, car elles peuvent aussi mener à une forme d'aliénation.



*Photographie de Yann qui observe. Elle montre Yann, penché sur ses poireaux, qui observe l'herbe qui pousse sous une couche de couvert et de paille. Il a les pieds sur une zone qui a été bâchée le matin même. Cette photographie a été prise pendant le moment décrit ci-dessus par Isabelle.
© <https://juranconskol.typepad.fr/transition/a-propos-de-ce-blog/>*

Djoulia Goueythieu

Master Biodiversité, Ecologie et Evolution. Parcours Société et Biodiversité.

Master 2 Spécialité Diversité Biologique, Diversité Culturelle

Formation organisée en collaboration entre le Muséum National d'Histoire Naturelle (Sorbonne Université)

Encadrement par Julien Blanc

UMR 7206 – Musée de l'Homme - Muséum National d'Histoire Naturelle

Stage financé par l'Agence Nationale de la Recherche, Programme IDAE (Institutionnalisation des Agroécologies)

Association d'éducation populaire, la **Fédération des CIVAM en Limousin** accompagne depuis plus de 30 ans des initiatives de producteurs et d'acteurs ruraux en marche vers une agriculture durable : respectueuse de l'environnement, résiliente aux changements climatiques, socialement équitable et économiquement viable.

Retrouvez-nous : <https://www.civam-limousin.com/>

Le **GIEE SAEL (Systèmes AgroEcologiques en Limousin)** fait le lien entre des paysans installés et des porteurs de projet en cours d'installation, incarnant des fermes de taille modeste, des ateliers de productions végétales et animales diversifiées, et une valeur ajoutée apportée par la transformation. Ces projets s'inscrivent dans une recherche d'autonomie, favorisant la viabilité économique tout en étant écologiquement et socialement intégrés au territoire limousin.

Contact : ewa.kan@civam.com



Publication : mars 2021

Textes : Djoulia Goueythieu, Julien Blanc, Sophie Crépin-Leblond

Relectures et commentaires :

Julien Blanc, Jean-Loup Crépin-Leblond, Sophie Crépin-Leblond,

Djoulia Goueythieu, Ewa Kaniowska, Yann Lopez, Arnaud Louchart, Andy Williams

Mise en page : Mathilde Gauchet